

Henri Laborit, *La nouvelle grille* (Robert Laffont, 1974)

Extrait du chapitre VIII : « La démocratie et la notion de pouvoir »

On ne vote pas pour une remise en cause fondamentale de la finalité globale de l'Etat, si ce n'est dans les phrases stéréotypées qui se déchaînent contre « le profit capitaliste », sans remettre en cause l'expansion, pour la « qualité de la vie », sans remettre en cause les hiérarchies ou la société industrielle, pour les petits commerçants, les petits agriculteurs, les petits artisans, etc., sans remettre en cause l'indispensabilité des classes fonctionnelles. Car pour exercer réellement un pouvoir politique, il faut être informé des problèmes posés aux structures générales de l'ensemble national au sein des ensembles internationaux et informé de façon non orientée, informé suivant le sens que nous donnerons plus loin à l'information généralisée. Nous n'en sommes point encore là. Les « nouvelles sociétés » ici ou là n'ont jamais envisagé, ni le temps nécessaire à chaque individu, ni le polymorphisme de l'information, ni les structures scientifiques, sociobiologiques en particulier, dans lesquelles cette information généralisée doit s'inscrire. Ces nouvelles sociétés ne sont que des sociétés de satisfactions économiques croissantes, liées à l'expansion, mais la satisfaction d'un besoin de pouvoir politique, impossible à réaliser sans information généralisée, n'est jamais envisagée. Et nous retrouvons la notion de « malaise social » telle que nous avons tenté de la définir précédemment. Le système étant fondé sur une hiérarchie de pouvoir professionnel à spectre extrêmement large, chaque individu trouve toujours un « inférieur » à paternaliser pour se gratifier et un « supérieur » pour l'empêcher de se gratifier, pour l'aliéner, mais aussi une institution qui le sécurise sur l'avenir réservé à l'assouvissement de ses besoins fondamentaux. Ni heureux ni malheureux, l'individu est automatisé par les mass media de telle façon que ses motivations sont entièrement orientées vers la consommation des marchandises et la promotion sociale qui perpétuent les hiérarchies de valeur et de salaires puisque celles-ci sont entièrement organisées par la production de marchandises. La *démocratie* des pays « libres » (terme destiné sans doute à créer un mouvement d'opinion) montre que la plupart des individus votent, en pleine ignorance de ces problèmes fondamentaux, pour ceux qui leur promettent d'acquérir plus d'aisance ou ceux qui leur promettent de conserver celle qu'ils possèdent déjà. *On vote suivant la conscience qu'on a de sa propre gratification dans un système donné, suivant que l'on est satisfait ou non de son statut de dominance.* Et lorsque l'on est insatisfait on vote contre le système, pour un autre système qui ne remet jamais fondamentalement en cause les hiérarchies de dominance professionnelles non plus que l'expansion. On vote pour un système qui reproduira intégralement en changeant les étiquettes, les hiérarchies professionnelles, source fondamentale des aliénations.

Or, il ne faut pas croire que les dominants possèdent un réel pouvoir politique en dehors de celui exigé pour le maintien de leur dominance. Bien sûr, ils possèdent « le » pouvoir politique, en ce sens que ce qu'il est convenu d'appeler l'information et les moyens de la diffuser, les mass media, sont à leur disposition entière. Ils peuvent ainsi orienter l'opinion, les besoins, et donner avec le suffrage universel l'impression de réaliser la démocratie. Bien sûr, ils possèdent la direction des grandes entreprises, des banques, les appuis des hommes politiques qui entérinent leurs décisions. Mais là encore ce ne sont pas les « capitalistes » qui importent, mais la « structure » dans laquelle ils agissent. Si ces capitalistes, qui n'agissent que pour conserver leur dominance hiérarchique, disparaissent, la structure hiérarchique persistant ils seront remplacés par les technocrates ou les bureaucrates, dont les motivations restent identiques, même si les moyens utilisés ne sont pas

toujours identiques. Le profit n'est qu'un moyen d'assurer la dominance; la police, l'internement en hôpitaux psychiatriques ou en camps de concentration en sont d'autres, de même que l'espionnage, les tables d'écoute et les micros clandestins. Mais l'automatisation de la pensée, la création de réflexes conditionnés et de jugements de valeur restent sans doute les plus efficaces et les plus généralement utilisés. L'enseignement et les mass media aux mains des pouvoirs, c'est-à-dire du système hiérarchique, n'ont pas d'autres fonctions.

On voit par là que *l'institutionnalisation des règles d'obtention de la dominance, dont nous avons déjà parlé, constitue bien la structure hiérarchique professionnelle qui permet l'acquisition du pouvoir politique, mais que ce pouvoir politique est un faux pouvoir politique puisque sa seule raison d'être est le maintien de la dominance des dominants et de la soumission des dominés dans un processus de production de marchandises.*

Pour nous, l'écueil fondamental rencontré dans la réalisation d'une société socialiste est avant tout constitué par les *hiérarchies*, par la distribution du pouvoir économique et politique suivant une échelle de valeur, elle-même établie en fonction de la productivité en marchandises. Quand une structure sociale n'est pas impliquée directement dans le système de production, elle l'est dans la protection de ce système et la protection de ses hiérarchies, comme c'est le cas pour l'armée, la justice, la police, la bureaucratie, l'art et ce qu'il est convenu d'appeler la culture.

En résumé, où situer la classe des « travailleurs » et leurs intérêts de classe ? Il est probable qu'un cadre supérieur ou un O.S. pourront avoir conscience d'appartenir, ou de ne pas appartenir, au prolétariat, à la classe des « travailleurs », suivant les satisfactions de domination hiérarchique, ou les insatisfactions qu'ils éprouvent. Il existe dans la classe ouvrière de parfaits bourgeois et heureux de l'être, bien qu'exploités et dépouillés de leur plus-value, de même qu'il existe dans la bourgeoisie d'authentiques prolétaires, et fiers de l'être, bien que profitant pleinement par ailleurs de leur pouvoir économique et politique dont ils admettent l'équité puisqu'ils ne discutent pas l'existence du pouvoir hiérarchique, mais plutôt son mode de distribution. *La notion de classe a été jusqu'ici fondée uniquement sur la possession ou non d'un pouvoir économique et politique. Ce pouvoir économique et politique est lui-même fondé sur un système hiérarchique, lequel est fonction de l'information professionnelle. Aussi longtemps que les partis dits de « gauche » ne remettront pas en cause ces bases mêmes du système hiérarchique, la lutte de classes n'aura qu'un sens tronqué et renâtra toujours de ses cendres, puisque le système qui lui donne naissance n'aura pas été aboli.*

Dans ce cadre il existe évidemment des dominants et des dominés, que nous pouvons bien appeler si bon nous semble bourgeois et prolétaires. Nous pouvons désigner chaque ensemble par le terme de « classe sociale ». Nous admettons sans aucun doute que l'effort des dominants pour maintenir leur dominance et celui des dominés pour atteindre la dominance constitue la « lutte des classes ». Cependant, il semble aussi certain que nous nous limiterons à une phraséologie révolutionnaire, si nous n'inscrivons pas dans ce cadre l'ensemble des notions que nous avons abordées concernant l'information et la thermodynamique, les hiérarchies professionnelles et le pouvoir politique. Or, ces notions rendent beaucoup plus difficile la délimitation des classes sociales que nous pouvons appeler « classiques ». Nous savons maintenant que ces classes sont caractérisées par le rapport : abstraction de l'information/ travail mécanique dans l'activité des individus la classe étant d'autant plus élevée que le rapport l'est aussi. C'est ce rapport qui donne le « pouvoir » d'agir, puisque l'action est d'autant plus efficace que mieux informée. Nous savons que ce pouvoir s'inscrit dans les hiérarchies professionnelles et devient un pouvoir politique du fait que la « politique » n'a jamais fait autre chose jusqu'ici que d'assurer le maintien du pouvoir des dominants (conservatisme) ou de chercher à leur prendre (progressisme, révolutionnarisme, gauchisme) en restant dans le cadre actuel de l'expansion économique. La *structure* même de la société, structure hiérarchique, n'a jamais été remise fondamentalement en cause, ce qui n'a pour conséquence que le remplacement de certains *éléments* (les capitalistes) par d'autres (les technocrates ou les bureaucrates), mais qu'on ne s'est jamais posé la question de " savoir quelles étaient les bases des hiérarchies, leur signification. On aurait en effet abouti à la finalité globale de l'espèce humaine et c'est elle qu'il aurait fallu remettre en question. L'homme, en définitive, est-il un animal programmé par l'évolution pour faire essentiellement des marchandises ?

Il faut enfin préciser un malentendu concernant la notion de pouvoir. Celui qu'il est convenu d'appeler l'intellectuel, surtout spécialisé dans une certaine technique, bénéficierait, pour certains, d'un pouvoir. On peut admettre en effet que s'il se révèle un propagandiste efficace des jugements de valeur qui constituent l'armature de la société où il vit, il sera gratifié en conséquence : les moyens de travail, l'accès aux moyens de diffusion des lieux communs qu'il exprime, les « honneurs », les satisfactions académiques lui seront accordées pour avoir joué ce rôle d' « honnête homme », de véritable humaniste qui a fait preuve de tant d'élévation d'esprit. En effet, l'élévation de l'esprit n'est réalisable on le sait que dans le sein de l'idéologie dominante, celle qui assure la solidité des structures hiérarchiques en place. Grâce à un glissement parfaitement injustifié, mais cohérent avec le système, on utilise le crédit spécialisé qu'il a acquis dans sa discipline, pour valider dans le public ses jugements de valeur conformistes sur des problèmes très généraux. En quoi consiste d'ailleurs le pouvoir d'un individu, qui n'a jamais fait que reproduire ? Il faut en effet qu'un pouvoir s'accompagne aussi de la possibilité d'utiliser des moyens de coercition. Un pouvoir réel s'accompagne des moyens de faire respecter son expression soit par l'argent, soit par la presse, soit par la police, soit par l'élimination hors de l'échelle hiérarchique des concurrents ou des contestataires.

Peut-on reprocher alors à celui qui émet des idées neuves de posséder et de rechercher un pouvoir s'il n'a aucun moyen coercitif de faire adopter ses idées en dehors du consensus afférent à toute découverte lorsqu'elle est confirmée par des expérimentations multiples faites par d'autres ? Peut-on dire que Galilée en disant en aparté « et pourtant elle tourne », possédait un pouvoir ? Le pouvoir n'était-il pas entre les mains du tribunal qui venait de l'obliger sous la menace d'émettre une opinion plus conforme aux préjugés du moment ? Le pouvoir qui serait attaché à l'opinion d'un spécialiste dans le domaine de sa discipline n'est-il pas confiné à l'expression de cette opinion dans le conformisme idéologique de la société où il vit ? Le créateur peut-il réellement bénéficier d'un pouvoir, puisque transformant les structures sociales ou conceptuelles, il ne pourra jamais bénéficier des moyens de coercition dont bénéficiera l'individu conforme, inscrit dans un système hiérarchique qu'il a respecté et qui le gratifie en lui permettant par exemple de décider, en jugeant de leur conformisme, de l'évolution hiérarchique de ceux qui vont lui succéder à l'intérieur de sa discipline ? Le créateur ne fait que fournir des informations nouvelles, il n'a pas de moyens de coercition pour les faire accepter. C'est pourquoi d'ailleurs elles sont généralement si lentes à se généraliser et si difficiles à imposer. C'est pourquoi aussi elles sont si rares, car très peu gratifiantes dans un système hiérarchique solidement structuré. Il est vrai que le biologiste rencontre, surtout parmi les protagonistes des sciences dites humaines, de plus en plus souvent, des individus qui s'insurgent contre un « pouvoir » qu'il voudrait acquérir et imposer, et qui s'insurgent contre un prétendu « impérialisme » de la biologie. Il suffit de constater qu'il s'agit toujours d'individus dont le système de connaissance est fermé, et qui refusant de s'inclure dans un système plus vaste où ils pourraient jouer le « rôle » dévolu à leur discipline, sous-ensemble des connaissances humaines, ont peur de voir leur dominance s'incliner devant un nouvel ensemble de connaissances. Au lieu de fournir l'effort nécessaire pour s'informer, sortir de leur système clos, établir les relations interdisciplinaires, ils attribuent à un ensemble nouveau de connaissances qui se contente d'être, un comportement qui est le leur grâce à leur discipline qu'ils utilisent dans un but de satisfaction hiérarchique. En effet, ce n'est pas la « biologie » qui fait preuve *comme ils le disent d'impérialisme. Ce qui le gêne, c'est que la biologie, discipline interdisciplinaire par définition, ne peut se passer des biologistes* alors qu'eux en sont encore à verser de l'huile bouillante sur ceux qui voudraient visiter leur citadelle sans parchemin pour y pénétrer.

Il est vrai aussi que l'agressivité naissante contre la biologie, née de l'angoisse qu'elle provoque chez certains parce qu'elle véhicule un inconnu complexe, s'explique aussi par le fait que son champ d'action aboutit au comportement conscient et inconscient des hommes. Comme nous avons eu déjà l'occasion de l'écrire, jusqu'ici entre la physique, rigoureuse et mathématique et le langage, il n'y avait rien. Ce qui laissait le champ libre aux discours par lesquels s'exprime l'inconscient dominateur. Or, on commence avec elle à s'apercevoir que les dés utilisés par les sciences humaines étaient pipés; que la rigueur des sciences physiques doit s'étendre peu à peu aux

sciences du monde vivant. Les transcendances, les essences si faciles à utiliser quand elles cachent la misère de notre ignorance, commencent à perdre de leur puissance incantatoire.

Après avoir beaucoup parlé de pouvoir, nous en sommes arrivés à mettre son existence même en discussion au profit de celle de la rigidité d'un système. Ne serait-ce pas parce que là encore on a confondu information, finalité, fonction et structure ? La fonction d'un maître est de transmettre certaines informations pour éviter à l'enseigné de parcourir seul à nouveau le chemin cahoteux des connaissances humaines depuis la préhistoire. Sa fonction n'est pas d'imposer cette information et pour l'imposer il doit utiliser des moyens de coercition. S'il en arrive là, c'est que la finalité de l'enseigné n'est pas la sienne et que dans l'ensemble structuré que représente une classe, chacun des éléments ne concourt pas à la même finalité. Il faut donc chercher à fournir à tous les éléments une même finalité à leurs motivations fondamentales. Mais la motivation de l'enseignant est-elle toujours de transmettre une information ou n'est-elle pas plus souvent de se soumettre à un certain programme imposé pour faciliter, par sa soumission à ce programme, son avancement hiérarchique ? La motivation de l'enseigné est-elle celle qu'attend de lui la structure socio-économique, à savoir de s'inscrire le plus vite et le plus efficacement dans un processus de production en acquérant une formation professionnelle ? D'un autre côté, l'enseigné ne recherche-t-il pas aussi la sécurisation paternalisante de celui qui sait, l'enseignant ? Et celui qui sait, l'enseignant, n'est-il pas suffisamment gratifié par la soumission infantile de l'enseigné ? Autrement dit, la « fonction » qui pour le premier serait essentiellement de recevoir une information correspondant à sa motivation, n'est-elle pas plus souvent transformée en une aliénation sécurisante à un « pouvoir » qui n'a pas de raison d'être. De même pour le second, l'enseignant, la « fonction » de transmettre une information répondant à la motivation des enseignés n'est-elle pas transformée en un paternalisme gratifiant, issu de la recherche d'une dominance, d'un « pouvoir », qui n'a pas de justification fonctionnelle ? Ce qui est valable pour l'enseignement l'est pour tout l'ensemble social, structure fermée, composée elle-même de structures fermées individuelles dont les motivations diffèrent.